

L'histoire, science du passé,

peut-elle aider à préparer l'avenir ?

Le 21 juillet 1861 eut lieu à Bull Run¹ le premier affrontement d'envergure entre les 32 500 soldats confédérés (*Confederate State Army*) sous le commandement de Pierre Gustave Toutant Beauregard et les 35 000 hommes d'Irvin McDowell, commandant la principale armée de l'Union (*United States Army*). Il s'ensuivit un combat confus, où les soldats de l'Union, après de bons débuts, trouvèrent en face d'eux une résistance acharnée². La fin de la journée fut suivie d'une débandade épique des nordistes vers Washington, tandis que les Confédérés restaient maîtres du terrain. La bataille est peu intéressante à étudier en soi. Elle demeure largement confuse, et n'a eu guère d'incidence sur la suite des événements militaires³. Par contre, Bull Run traduit l'existence d'une synergie entre la doctrine et l'enseignement militaire ou pour être plus exact, entre l'enseignement de l'histoire militaire et la mise en œuvre d'une opération. Pour en être convaincu, il suffit de revenir sur la personnalité des deux commandants en chef. McDowell et Beauregard partageaient une culture et une éducation communes. Tous deux appartenaient à la même promotion de West Point (sortie en 1838), et tous deux étaient de fervents admirateurs de Napoléon. McDowell avait vécu une partie de sa jeunesse en France, et avait fait sa carrière dans l'artillerie tandis que Beauregard chérissait ses ancêtres français et étudiait des nuits entières les schémas tactiques napoléoniens⁴.

Au niveau militaire, les deux soldats visaient le même but : détruire l'ennemi dans un engagement majeur. Héritiers des idées des penseurs militaires de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle - Frédéric de Prusse, Guibert et Jomini entre autres - ils cherchaient la bataille décisive dans laquelle l'ennemi serait écrasé et d'où découlerait une paix rapide. Leur connaissance des guerres napoléoniennes leur donnait à voir le meilleur des exemples : la bataille d'Austerlitz⁵, où Napoléon, en balayant la troisième coalition, obtenait quelques jours plus tard la paix⁶.

PAR LE SOUS-LIEUTENANT (CR) GUILLAUME LASCONJARIAS, DU CENTRE DE RECHERCHE ET DE DOCUMENTATION DU CDES

La connaissance de l'histoire semble alors au cœur d'un paradoxe : le chef militaire doit avoir de solides notions en la matière afin de puiser dans un catalogue d'exemples à sa disposition et savoir développer dans le même temps une pensée originale. En effet, ni Beauregard, ni *a fortiori* McDowell, ne surent mettre en œuvre un « plan parfait ». Oubliant en cela leur illustre modèle, ils n'eurent pas l'intelligence de « modeler » leurs plans.

Cet exemple prouve aussi incidemment que la phrase de Bonaparte (« Malheur au général qui vient sur le champ de bataille avec un système ! ») conserve toujours une brûlante actualité.

La connaissance des grandes campagnes et de plusieurs batailles classiques est cependant nécessaire et appartient à la formation de tout officier, tant en école que dans les échelons de sa carrière. Les cours de tactique générale en sont un des meilleurs exemples : ce socle historique permet autant l'émulation intellectuelle qu'il nourrit l'esprit de l'« élève-tacticien ».

Dernièrement encore, les stagiaires de la 116^e promotion du CSEM se sont rendus à Verdun, un des hauts lieux de l'affrontement de la première guerre mondiale⁷. L'histoire est donc appréhendée comme une science du passé, mais dont l'étude permet de

donner un meilleur éclairage à l'actualité⁸. Et la façon dont elle est enseignée se traduit dans le corpus doctrinaire mis en œuvre.

Mais ne faudrait-il pas revenir à une question, déjà évoquée par Foch lorsqu'il enseignait, au début des années 1910, à l'École supérieure de guerre. Quelles leçons tirer de l'Histoire ? Peut-on partir du « bon sens » qui affirme que l'on ne fait jamais deux fois les mêmes erreurs ? Certes, cette interrogation peut sembler ou rhétorique, si l'on est indulgent, ou hors de propos, si on l'est moins. Mais c'est la question de la validité de la doctrine qui entre alors en jeu.

Au titre de la mise en œuvre d'une nouveauté employée de façon empirique la première fois, puis maintes autres fois avec succès, on peut citer le cas de la « grande batterie » napoléonienne. Le 14 juin 1807, à Friedland, le futur maréchal Victor fait avancer par bonds successifs son artillerie, dirigée par le général Sénarmont. Les canonnières brisent les assauts russes, et assurent sans doute la victoire. Par la suite, cette « grande batterie » est déployée avec suc-

cès à Wagram (5 juillet 1809) où elle fait merveille face aux Autrichiens. D'une innovation empirique dictée par la situation, on est passé à un concept qui se définit par la suite comme l'un des trois principes de la guerre de Foch : la concentration des efforts.

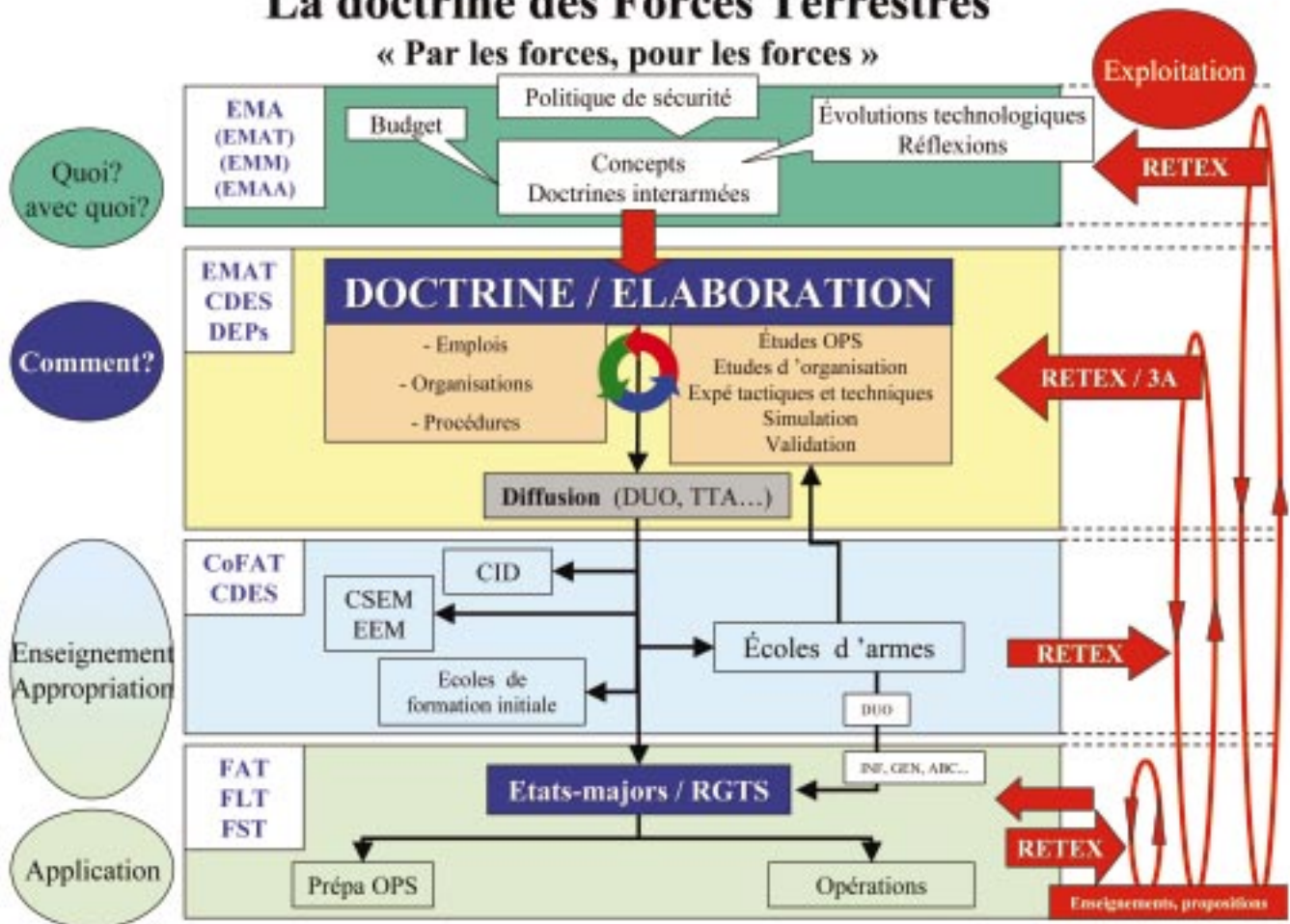
Deux autres exemples historiques viennent à l'esprit, qui renforcent cette idée que l'on apprend de ses leçons à condition de savoir ensuite s'adapter aux circonstances. Le premier concerne la bataille de Poitiers, en 1356. La France est alors dans la première phase de la guerre de Cent Ans. Dix ans auparavant, en 1346, les chevaliers français ont été écrasés à Crécy. Mais, en cette journée du 18 septembre 1356, le roi Jean II se trouve dans une position idéale, puisqu'il entoure son ennemi anglais retranché sur une colline légèrement boisée. Loin de répéter les erreurs de Crécy, où les chevaliers français avaient chargé en désordre sans prendre de repos, le roi décide d'attendre le lendemain, 19 septembre, pour attaquer. De même, il décide de faire combattre cette chevalerie française à pied, puisque dix ans auparavant, la boue avait empêché les mouvements de cava-

Visite de la 116^e PROMOTION du CSEM à VERDUN



La doctrine des Forces Terrestres

« Par les forces, pour les forces »



lerie. Il s'avère rapidement, au cours de la bataille, que cette idée de ne pas réitérer une erreur ancienne provoque au contraire la défaite de Poitiers. La chevalerie ne dispose pas de la puissance nécessaire pour enfoncer les troupes anglaises, et bientôt, le combat tourne à l'avantage anglais.

Le deuxième exemple est plus contemporain : il s'agit de Stalingrad, mais pourrait tout aussi bien s'appliquer à Dien Bien Phu. Dans les deux cas, il s'agit d'une poche (en allemand, le terme exact est *Kessel*, chaudron) que l'on décide de maintenir plantée dans le dispositif ennemi, à la condition d'un support aérien conséquent. Or, et là encore, en 1943 comme en 1954, cette application d'un plan est liée à une expérience récente pleine de succès.⁹

Dans tous les cas cités, l'application de la doctrine *stricto sensu* suite à une expérience passée réussie montre ses limites. Que peut donc apporter l'Histoire à la doctrine, si ses limites semblent si facilement atteintes ?

Le mot du poète Paul Valéry fournit sans doute une réponse : « La véritable tradition n'est pas de refaire ce que les autres ont fait, mais de trouver l'esprit qui a fait ces grandes choses et qui en ferait de toutes autres en d'autres temps. » Ainsi, il serait utile de revenir à ce que disait Foch ; lors de ses cours à l'ESG, le futur maréchal invitait ses élèves à exercer une véritable gymnastique intellectuelle où l'histoire fournissait, dans un lieu et dans un temps donnés, des cas réels dont on pouvait tirer « une théorie et une doctrine¹⁰ ».

Le mot du poète Paul Valéry fournit sans doute une réponse : « La véritable tradition n'est pas de refaire ce que les autres ont fait, mais de trouver l'esprit qui a fait ces grandes choses et qui en ferait de toutes autres en d'autres temps. »

Aujourd'hui, l'émergence et la montée en puissance de nouveaux centres traduisent l'intérêt pour les leçons du passé (à l'instar du CEREX¹⁴ et du CRD¹⁵). En effet, ces centres essaient de prolonger le fruit de leur réflexion au travers d'une analyse plus vaste. Les deux s'intègrent aussi à différents stades du cycle doctrinal¹³. On pourrait alors résoudre les problèmes en formant des officiers ayant une capacité en histoire. Cette boutade met le doigt sur un fait d'ores et déjà appliqué : l'engagement d'officiers sous contrat ou de réservistes ayant ces qualités. En effet, la formation de l'historien l'oblige à adopter un recul critique face aux événements, mais aussi face aux documents et aux sources qu'il doit analyser.

En conclusion, l'utilité - et la place - de l'Histoire est double. Exercice intellectuel de haut niveau, elle est enseignée pour donner au futur chef militaire à la fois des exemples et des leçons. Cet enseignement, quand il est assimilé, devient une méthode de raisonnement dont les applications peuvent servir à faire naître sinon une doctrine, du moins un système évolutif, c'est-à-dire capable de s'adapter, de progresser et de s'améliorer pour obtenir le maximum d'efficacité. Cette double perspective fait de l'historien un aide de camp du soldat, et du soldat un acteur de l'histoire. Mais les rapports entre les deux peuvent être tendus ; le regard critique de l'historien et sa vision - sinon décalée, du moins extérieure - ne pouvant toujours se concilier avec les impératifs de celui qui agit.

1 Il s'agit d'un petit ruisseau à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Washington. Notons que pour les batailles de la guerre de Sécession (en anglais, *Civil War*), les Confédérés donnent à la bataille le nom de la bourgade la plus proche, tandis que de façon générale, les Nordistes utilisent le nom d'un cours d'eau. C'est le cas pour Bull Run, que les Sudistes appellent Manassas, du nom d'un arrêt de chemin de fer (*Manassas Junction*).

2 Pour mémoire, notons que l'un des meilleurs généraux sudistes, le brigadier général Thomas Jackson gagne lors de ce combat son surnom de « Stonewall ».

3 Sinon par le fait que ce choc qui fit environ 5 000 tués et blessés, eut un impact psychologique très fort sur les esprits, brisant l'illusion d'une guerre courte.

4 John Macdonald, *Great Battles of the Civil War*, MacMillan, New York, 1992, p. 13 et suiv.

5 2 décembre 1805.

6 La paix de Presbourg n'est signée que le 26 décembre 1805, mais un armistice avait été accordé dès le 5 décembre.

7 La Quinzaine, lettre d'information et de communication interne du CDES, n°92, 15 avril 2003, p. 4.

8 Citons Goethe : « Qui ne sait pas tirer les leçons de 3 000 ans d'histoire vit seulement au jour le jour. »

9 De janvier à mai 1942, les Allemands avaient pu soutenir, grâce à un pont aérien ininterrompu, 96 000 hommes enfermés dans une poche de résistance dans la région de Demiansk, près de Leningrad.

10 D'après André Martel, « Foch, la guerre ou la bataille ? » in *La bataille d'hier à aujourd'hui*, Actes du colloque de la Commission internationale d'histoire militaire, RIHM n° 78, 1998, p. 123-130.

11 Le centre d'évaluation et du retour d'expérience, commandé par le colonel Maes, est l'organisme qui a vocation à piloter la fonction retour d'expérience au sein de l'armée de terre. Il a pour mission de tirer des enseignements des opérations extérieures et des grands exercices, afin de nourrir par la suite la doctrine.

12 A la frontière entre le monde militaire et le monde universitaire, le centre de recherche et de documentation commandé par le colonel Chauvancy participe à l'élaboration de la doctrine par des études sur de nombreux thèmes dont les apports sont nécessaires aux centres du CDES.

13 Voir page 45, le schéma du cycle doctrinal.